

Petite chronique domestique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 57

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Quoi ! la Toussaint, déjà !...

Quelque amie sentimentale aura parlé de morts à fêter ?... Hâtif, il aura jeté sa carte à une fleuriste, lui recommandant l'envoi bien exact, donnant le nom gravé sur la tombe :

— Renée... Renée d'Aribes... Et des fleurs blanches, n'est-ce pas, toutes blanches... C'est pour une petite fille...

Mais ces fleurs sont un banal mensonge, une indifférente aumône ! Non, la mère de Renée ne veut point pour sa fille ce tardif et froid souvenir ! Elle écartera ces gerbes dont pas un regard attendri n'effleura les corolles...

Ses fleurs à elle seulement, celles que, tout le long du chemin, elle sema de baisers, et qui gardent, au fond de leurs calices, comme une rosée, des larmes...

Déjà M^{me} d'Aribes s'agenouillait pour enlever les chrysanthèmes et les roses effeuillées. Son geste s'arrêta soudain.

— Si pourtant il était venu !... S'il était là, près d'elle, près de Renée !...

À grands coups sourds, son cœur sautait dans sa poitrine... Ses fleurs couchées, dans leur charme frêle, semblaient frémir et demander grâce.

Des mains alanguies de la jeune femme s'échappèrent des lilas blancs et des tubéreuseuses, qui s'épandirent en chute odorante... Mêlés en subtils aromes, tous les parfums montèrent comme une prière, pendant que tous les pétales s'épousaient d'une étroite et d'un frôlement.

* * *

— Merci... oh ! merci... haleta une voix près de la jeune femme prosternée.

M^{me} d'Aribes frisonna, mais ne se releva point encore... D'puis quelques secondes, elle sentait qu'il était là !... Elle avait, comme en un rêve, perçu le bruit des pas assourdis, entendu le souffle écourté, deviné le geste suppliant des mains étendues.

Et elle s'effrayait des battements désordonnés de son cœur, de la faiblesse qui envahissait son être, de la moiteur qui emperlait ses tempes...

Sa force chancelante avait peur des mots qui allaient se prononcer.

— Pourquoi, merci ? balbutia-t-elle éperdue.

— D'avoir bien voulu lui laisser mes fleurs... Au geste de vos mains s'attachait la solution de ma destinée : impitoyable, il y rivait infaiblement le boulet de déses-

et avec une tendresse inexprimable, une voix fraîche murmure un nom :

— Gauthier !...

Celle dont le souvenir n'a pas quitté sa pensée est là... elle paraît comme un génie bienfaisant, et met en fuite ses idées sombres sous l'éclair joyeux et la caresse de son regard ; elle est là enveloppant tout son être du charme de son sourire, ce sourire dans lequel le jeune homme lit tant de choses. Il saisit avec un respectueux empressement les petites mains qui se tendent vers lui, et contemplant le gracieux visage, les yeux fixés dans les prunelles splendidement lumineuses de la jeune fille, un seul mot s'échappe de ses lèvres :

— Chantal !...

S'ils sont trop délicieusement émus l'un et l'autre pour pouvoir en dire davantage, l'accent dont se souligne cette double exclamation révélerait à lui seul leur mutuel amour.

(A suivre.)

pérance que sans cesse, maintenant, je traîne après moi : miséricordieux, il est pour moi l'espoir qu'au moins sur la tombe de Renée... vous me souffrirez près de vous.

— Vous êtes le père ! dit la jeune femme d'une voix redoublée venue hautaine et brève. Vous avez ce droit !

— Tantôt, lorsque vous vous êtes penchée pour rejeter mes fleurs, vous avez pensé que ce droit, je l'avais perdu !... Mais ne puis-je le reconquérir ?... Saviez-vous ce qu'a été ma vie, depuis que, dans l'horreur de ma faute, vous avez mis entre nous la barrière de votre inflexible rancune et de votre juste ressentiment ?... Comprenez-vous l'agonie que j'ai soufferte, lorsque, malade, impuissant, j'ouvris, trop tard, les télégrammes m'appelant auprès de notre enfant mourante ! Vous n'auriez pas voulu me voir !... Et j'ai traîné la misérable existence d'un être désespéré et solitaire, sans amour, sans espoir... Mais regardez moi donc !... Voyez ce que le repentir et la mort de ma fille ont fait de moi !...

Lentement relevée, M^{me} d'Aribes obéissait à la demande passionnée... Oui, ces yeux avaient pleuré... ils en demeuraient comme pâlis. Ce front s'était coupé d'une ride sous la hantise d'une douloureuse pensée... Cette bouche au dessin devenu amer s'était crispée du rictus découragé des stériles supplications !

Ainsi, tous deux avaient pareillement souffert ?... Leurs deux âmes, violemment séparées, s'étaient unies dans une même douleur !... Leur chair avait crié sous les mêmes tortures ?...

Quelle force les ramenait ainsi l'un à l'autre ? Quel lien soudait leurs cœurs en vain séparés, inclinait l'un à la prière et l'autre au pardon ?...

Détournant ses yeux voilés de larmes, des yeux tristes qui ardemment l'imploraient, la mère regarde la tombe de Renée... Les lettres d'or brillaient sous les fleurs mélangées....

— Renée !... Oh ! Renée !... supplia-t-elle, éperdue de lumière et de conseil.

Et, comme si la petite morte lui eût répondu, elle se rappela l'adieu par lequel jadis l'enfant les réunissait tous deux :

— Au revoir... à toi... et à papa !...

Elle étendit la main... Agenouillés côte à côte, sur le gazon d'émeraude, ils enlacèrent leurs doigts et confondirent leur prière... L'ange envolé venait de renouer l'indissoluble lien.

Raphaëlle WILLEMS.

Petite chronique domestique

L'hygiène du chauffage. — Les engelures.

L'art de chauffer les maisons, joint à celui de les éclairer, a transformé le monde. C'est ce qui a fait passer la civilisation du Midi au Nord. Les contrées inhabitables, ou à peu près, pendant l'hiver, sont devenues, grâce à ces deux arts combinés, le siège privilégié de l'industrie, et la saison froide est la vraie saison du travail. Mais les meilleures choses ne sont pas d'ordinaire sans inconvénients. Le chauffage à les siens, qu'il est utile de savoir éviter.

1° Il faut se chauffer modérément ; trop de chaleur expose aux rhumes et aux bronchites par les brusques changements de température qu'on éprouve en passant d'une pièce dans une autre ou en sortant. Il est sage d'entretenir dans toute sa maison une température à peu

près uniforme : des thermomètres placés à propos serviront à régler et à distribuer le feu.

2° On veillera à ne pas s'exposer aux courants d'air, que l'on produit très souvent pour donner du tirage aux cheminées quand elles sont mauvaises.

On peut supprimer le courant d'air intérieur nécessaire à la combustion par des prises de l'air extérieur, qui est conduit directement dans le foyer, mais la chose n'est pas toujours possible.

Si on ne peut pas éviter le courant d'air, on s'appliquera à le rendre inoffensif en l'écartant des personnes qui se chauffent, soit par l'habile disposition des meubles, soit à l'aide d'un paravent ou, tout au moins, en évitant de se placer sur son parcours. On ne s'installera pas à demeure entre une porte ou une fenêtre et le feu, sans avoir garni de bourrelets la porte ou la fenêtre, si l'on a observé un air passant.

3° Un des inconvénients immédiats du feu, c'est de consommer l'oxygène nécessaire à notre vie, à tel point que, si l'air ne se renouvelait pas dans une chambre chauffée, on finirait par s'asphyxier.

Heureusement, l'air du dehors, attiré par la combustion, vient sans cesse restituer en partie à l'atmosphère l'oxygène consommé. Cependant, il est plus sûr d'opérer assez souvent une ventilation sérieuse en ouvrant les fenêtres toutes grandes. Pendant ce temps-là, on aura soin de se tenir dans une autre pièce pour ne pas s'exposer à prendre un refroidissement.

4° Le feu encore assèche l'air et le rend moins propre à la respiration. On a peu à craindre de ce côté avec les cheminées et le feu de bois, mais il est nécessaire d'user de certaines précautions avec les poêles et le charbon de terre. Un vase d'eau, placé sur le feu, entretient l'humidité nécessaire. Autrement, on en serait prévenu dès le début par un léger mal de tête qui — si on n'y portait remède — irait en grandissant.

5° Le feu corrompt aussi l'air par les poussières et les gaz qu'il y introduit.

Une cheminée qui tire mal peut empoisonner. Les exemples se renouvellent sans cesse. Je dois donc insister sur ce danger, qui devient plus prochain quand on se sert de ces poêles et de ces cheminées si commodes qui sont à tirage lent. Ce qu'il y a de terrible c'est que le gaz le plus dangereux qui s'échappe de ces cheminées ne trahit sa présence par aucune mauvaise odeur. Se défier surtout des poêles rouges : c'est alors que le gaz mortel, l'oxyde de carbone, se produit sournoisement.

On fait de bonnes cheminées à gaz qui se dégagent à l'extérieur, mais il y en a aussi qui versent dans la chambre le résidu de la combustion. Ces dernières ne peuvent être employées que pour peu de temps.

Les poêles à pétrole sont d'une grande commodité, surtout quand les cheminées ordinaires fument, mais, eux aussi, ont l'inconvénient de vicier l'air, puisqu'ils n'ont pas de tuyau de dégagement. Mais la lampe, qui est l'unique source de la chaleur, est munie d'un « fumivore », et pourvu que la mèche ne soit pas trop levée, les résidus de la combustion sont réduits le plus possible. On atténue encore l'inconvénient en renouvelant l'air à intervalles très rapprochés.

L'hygiène du chauffage consiste donc, en somme, à éviter, quand on a chaud, l'air froid, et à aérer convenablement les pièces chauffées.

* * *

Comme la chaleur produit six degrés de brûlures, le froid détermine sur la peau une action variable de un à trois degrés, dont le premier est l'engelure. Qui n'a éprouvé cette affection pénible, défigurante, tenace, débutant par des gonflements et se perpétuant par des

démangeaisons et des douleurs souvent fort vives ? Les personnes exposées aux transitions brusques de température en ce qui concerne notamment les extrémités (pieds et mains), sont plus que toutes ses tributaires ; mais beaucoup de tempéraments y sont naturellement prédisposés.

Les précautions préventives consistent justement à éviter de réchauffer brusquement les parties du corp refroidies (les blanchisseuses, les ménagères devraient écouter cet avis.)

Quant aux remèdes, ils sont innombrables, chacun vantant le sien, et l'empirisme se donnant ici pleine liberté de carrière. Nous indiquons ci-dessous, non pas seulement un remède mais le traitement auquel il nous a paru qu'appartiennent les meilleurs résultats :

Dès l'apparition des premiers froids, baigner chaque matin les mains et les pieds dans de l'eau de feuilles de noyer, que l'on obtiendra en faisant bouillir 50 grammes de feuilles de noyer dans un litre d'eau.

Le soir, en se couchant, enduire également les mains et les pieds d'une couche légère de vaseline ou de glycérine. Le corps gras doit être introduit dans la peau par le moyen d'une friction douce de la paume de la main. On reconnaît que l'opération est terminée lorsque la main frotte à sec.

En outre, on prendra trois fois par jour :

Chlorure de calcium, 1 gramme suivant la formule du docteur G. Arbour Stevens (de Swansea), il est convenable d'absorber ce médicament dans de l'extrait de réglisse. L'apothicaire donnera sur ce point les indications utiles.

~~~~~

## Le poulailler et son hygiène

On ne saurait recommander assez aux ménagères de veiller avec le plus grand soin à la propreté de la basse-cour.

En général, les poulaillers sont très mal tenus dans les campagnes ; on ne s'en occupe pas assez ; le domicile des poules n'est jamais nettoyé ; cependant, on devrait bien savoir que la propreté constitue un élément précieux pour la santé des animaux et pour le bon fonctionnement de tous les organes.

On se plaint que les poules ont mauvaises apparences, qu'elles pondent peu, que les couvées ne réussissent pas ; ces animaux pourrissent dans la saleté, alors que les poulaillers devraient être tenus dans un état de propreté le plus complet.

A cet effet, badigeonnez-les deux ou au moins une fois par an au lait de chaux ; enlevez régulièrement les excréments ; lavez parfois le mobilier à l'eau bouillante et mettez par mesure préventive un peu de poudre de pyrèthre dans les poudoirs et un peu de cendres fines additionnées d'un peu de cette poudre dans un coin du poulailler ; les poules s'y poudreront très hygiéniquement. Une bonne litère de tourbe est de plus recommandable.

En observant ces règles on prévient les maladies ; or, prévenir vaut mieux que guérir.

Cependant, malgré les précautions prises, il arrive parfois que les volailles sont attaquées par la vermine, ce qui peut provenir de la paille malpropre ou de l'arrivée dans la basse-cour d'une poule contaminée.

On bouche alors hermétiquement toutes les issues du poulailler, on place au milieu un vase de terre ou de fer, dans lequel on met une certaine quantité de soufre ou de poudre sur lequel on pose un petit morceau de charbon allumé, puis on ferme la porte,

qu'il ne faut ouvrir qu'après deux jours.

Le soufre dégage un gaz sulfureux qui s'imprègne dans toutes les fissures du mur ou les boiseries, et les insectes de toutes natures sont asphyxiés. On ouvre ensuite le poulailler, afin que l'odeur du soufre ne fasse pas mal aux poules, que l'on rétablit dans leur domicile.

On peut encore asperger avantageusement le loir ainsi soufré avec de l'acide phénique mélangé d'eau ; on fait cette aspersion avec une pomme percée de petits trous ou avec un pulvérisateur ; de cette façon le poulailler est complètement désinfecté.

Il est aussi indispensable que les poules aient un endroit, un baquet, trou ou autre rempli de cendres, afin qu'elles puissent se poudrer et se débarrasser de leurs poux, sans quoi elles les rapporteraient dans le poulailler. La cendre de bois est la meilleure.

L'emploi de la poudre de chaux paraît être également un excellent moyen, non seulement pour fixer l'ammoniaque de la colombine du poulailler, mais aussi pour y détruire la vermine de toute sorte qui incommoderait la volaille. Tout en maintenant le bien-être des poussins et de leurs mères, la poudre de chaux écarte les mauvaises odeurs, même dans le cas où le poulailler n'est nettoyé que deux fois par an.

On procède au traitement en question de la manière suivante : on jette quelques poignées de poudre contre les parois et le plafond de manière à produire une poussière intense. Une partie de cette poussière se détache dans les interstices et gerçures de la maçonnerie et des parois où elle détruit les nombreux parasites qui y pullulent ; le reste tombe sur le plancher d'où il est balayé quelques minutes après avec la colombine dans un coin du poulailler.

Le jour suivant, même opération. Tout autre travail de nettoyage devient superflu jusqu'au moment où l'on retire le tas de colombine.

Après les lavages et les poudrages vous pourrez utilement suspendre dans le poulailler quelques poignées de plantes aromatiques (absinthe ou tanaisie) dont l'odeur forte chasse la vermine. Vous obtiendrez un résultat analogue avec de l'essence d'eucalyptus, que vous versez sur des morceaux d'éponge introduits dans la coquille d'un œuf préalablement vidé.

Pour débarrasser les volailles elles-mêmes insufflez entre les plumes soit de la poudre de pyrèthre fraîchement écrasée, soit de la fleur de soufre. Pour mieux fixer la poudre dans les plumes, on peut l'incorporer dans un peu de savon noir avec lequel on graisse le plumage. Il ne faut pas, en ce cas laisser les volailles dans le local infesté.

Par l'emploi de tous ces moyens, vous arriverez à vous débarrasser de la vermine ; mais pour empêcher son retour, il faudrait une extrême propreté et un nettoyage quotidien.

Ce nettoyage est des plus simples et des plus rapides lorsqu'on couvre le sol d'une matière poudreuse (cendres, sable, plâtre, tanné, sciure de bois).

La fiente, que ces substances empêchent de se coller au parquet, est très facile à enlever tous les jours, et en outre est employée comme engrais. On rejette quelques poignées de la matière pulvérisée aux endroits où l'on a enlevé la fiente, et le poulailler reste propre, sans odeur et sans vermine, indéfiniment.

PIERRE POUZOLS  
Professeur d'Agriculture

## LETTRE PATOISE

*Dé la montaigne.*

Tschie nos dgens, en aivait aivesie de pessay les lovraies, tôt di long de l'euvaie, en djuain es dominos.

C'était enne enneuchie di diaile, le perd-jain daivait payie en lai caisse di djue, aïtain de néuzeilles qu'ai z'y dmoueraï de ponts. On n'on piepe idée de ço qu'on s'êtschadaie, quasi ai s'engaïnie. Notre grosse Diane, enne boine bête, in fameux boirdgie, se stiaie de côie lai lâlè, avo des airs de compréhension cheuillay, raivoietay. Les uns aïpré les âtres tot les djvous.

In soi nò aivie cment lovrouts ceux tschie l'Yvonnette, aïche bin de fines braves djens. Vô le musaites, lai paitschie duré enne grosse bousayatte. En djasain, voili, mai méré que lessai tschoir le doze. Tré tut, lai Diane aïtò, nò tschriennent ci domino... mais b'riqué nò ne le voyenne pu. C'était lai fin di lôvre, aïpré aivoi pris in pò de saucisse de méré aïdje, di pain nò aivo enne gottoyatte de vin, nos vésins s'en allennent.

Sto de côie lai potchey : « Paidé, dié note Udolie, y gaidjero bin qu'ça l'Yvonnette qu'ai pri cti domino. » — Ce fu bon, on en djasé pu, mais da don on se faisé lai mine.

Le duemône que cheuillaie, nò rempoïgnenne le djue. Saperdiche, ai manquaie schret dominos.

Note Udolie, redié, elle était bouenne ovrire, mais craïbin trop métschainé, elle dié : ai n'y ai pu de dôte pochib'e çà le gros François note Vâlat qu'nò voule... niun ne faisé attention. Nò djuenne dinche. Le lunde en ratemencin enne paitschie. C'était dézeut dominos quelin floptés. Pò le cò, on en dotaie pù, et bé djue qu'le papa aïaie raïpaitschiaie da lai foire de Porriofru, vôté ai l'aivé payie dou fraïches tro sous, ce n'était niun d'âtre, que le vâlâ que le voulaie. Topairie dà prè de die ans qu'on l'aivait ai l'ota ai n'aivait dj'mais ren dérobaï. Oh... oh... dié mai s'ebairatte poch' que nò n'ain dj'mais aïvu in se bé djue de domino.

Lai condamnation était prononcée, mai méré enne luronne, le toinaï aivo ço qu'de nòs san bin en aivesié, in còie de pie à bai di dos.

Le pauvre diale pueré mais ç'en feu fini. Di temps de c'expédition notre Udolie récriaie : méré... méré... veni vòe, veni vite... note Diane que sia ce !...

Cte bouonne bête était crevaie aïvò dain lai gòrdje le derrie domino que demoueraï... le double quâitè... Ctu tschie Colas que faisait le bouetschie pessaie de côie tschie nò, nò l'appellenne pò pare lai pé de seute... se belle bête, aïpré l'aivoi écorcetschie ai no dié : Tschaitschum pò tu... mais y m'démaïndement vô neurraie vos bêtes, et tschin a bouère ancyee, le ventre goneyai de dominos.

Ai n'y airrait pu piaice pò un !... Vô devisai nò : feunnes tôt écamis ! ai en aivai prou. Dà don nò ne djuan pu ai dominos. Ceux tschie l'Yvonnette rô ain dain le nhie, aïpen le gros François n'è dj'mais yiu gremai lai crasse.

Voili quand mainme voué en en airrive tschain les fennes tironniant d'lai langue. On dairait aïdè doue fois pouisaie ço qu'on dit ai mesurie ço qu'on faie.

*Djoset le mèhtout.*

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.